

Penthesilea, théâtre et film

Hans Jürgen Syberberg



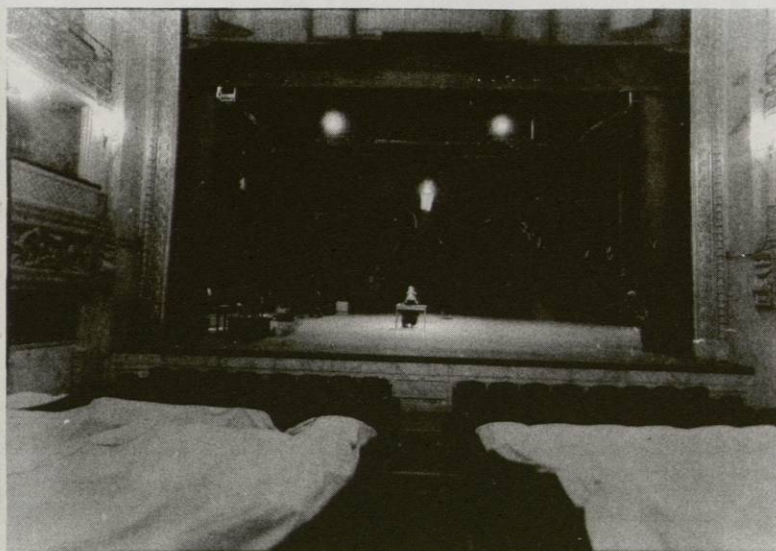
Edith Clever, *La nuit*, Nanterre-Amandiers, septembre 1984. « L'obscurité du commencement et de la fin en nous. » Photo H.J.S.

Pourquoi, après *La nuit*, ce dernier salut aux dieux de l'Europe et de sa culture, cette vision plaintive, pourquoi maintenant Kleist, le Prussien d'un pays perdu au centre de cette Europe en situation de disparition ? *Penthesilea* comme monologue des profondeurs, dans la réminiscence des origines grecques de nos mythologies artistiques d'avant l'ère chrétienne.

Après *La nuit*, des films-vidéo. D'abord Joyce, le dernier chapitre d'*Ulysse*, lu par Edith Clever et filmé par Hans Jürgen Syberberg. Ulysse dans son appartement, à sa fenêtre, avec vue sur la *S-Bahn* et les trains Léningrad-Paris ; de midi au soir, jusqu'à ce que la nuit tombe et que seule la bougie éclaire le visage. L'*Odysée* dans la version de notre siècle, lue comme pour un homme *autre*.

Edith Clever lit James Joyce, vidéo 1985. Par la fenêtre : les lignes de la "S-Bahn". Tandis que, petit à petit tombe le soir... Photo H.J.S.





Else, vidéo 1986, Odéon. Dans l'espace théâtral vide, le monologue sur la tragédie de la dernière innocence. Photo H.J.S.



Ensuite, *Fräulein Else* d'Arthur Schnitzler, le texte de la Vienne du tournant du siècle, lu cette fois à Paris (Odéon, Théâtre de l'Europe), dans un espace théâtral vide. Le monologue sur la dernière innocence et sa tragédie. Une provocation sur la scène déserte, sans spectateurs, avec seulement un verre d'eau claire, et les pierres des maisons dans lesquelles est situé ce monodrame. Les pierres, donc, de l'Hôtel détruit pendant la première guerre mondiale, dans les montagnes entre l'Italie et l'Autriche, au centre de l'Europe. La solitude du théâtre mondial aussi, qui se retire dans un être humain,

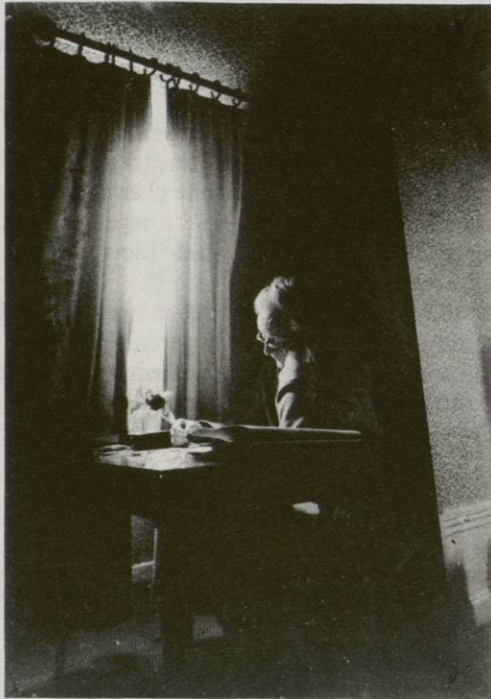
comme une sagesse perdue et que l'on cherche toujours. La mort de la nature et de son souvenir dans l'art ?

Le tragique émanant du langage de Boulevard d'une société qui coule. L'innocence, de Lessing (*Minna von Barnhelm*) jusqu'à Goethe (*Faust*), prenant fin ici, comme dans le ridicule de l'ingénu vœu de pureté de la jeune Else, sur la scène déserte, avec quelques accessoires, livre, eau, pierres, qui emplissent tout l'espace face à la salle vide, par delà cette foire qu'est devenu l'art. Purification du temple sans temple, comme un être humain avec ses rites solitaires, devant quelques-uns qui sont restés, ou qui passent, participant comme par hasard.

Trois fois ce dont un être humain est capable, trois heures pour Joyce, le monologue de Molly Bloom, deux heures *Fraulein Else*, six heures *La nuit*, sur l'Europe, paroles, espaces de mouvements, rites de représentation, la scène et le film en tant qu'espace spirituel unique. L'art comme mémoire de l'Histoire, encore une fois permis, et juste une dernière fois, dans le vacarme de la fin du mythe de l'art — l'art pour quelques-uns, à l'encontre du tapage "éclairé" et "progressiste" des ordinateurs pour tous. Le mythe de l'amour aussi, pour lequel les savoirs des "spécialistes" ne peuvent rien. Et, sévère, la forme noble qui guérit ce qui est malade et résout ce qu'elle et nous avons à résoudre. Un monde opposé aux multiples pressions de la médiocrité qui aujourd'hui, de l'extérieur, nous étouffe.

Après la fin de la Prusse, par quelqu'un qui y est pourtant né, qui est lié à la France, où fut écrite *Penthesilea*, où fut filmée *Else*, où *Ulysse* fut publié, où *La nuit* fut présentée pour la première fois, et où, maintenant, est invitée *Penthesilea*, à Paris, comme au centre actuel de cette Europe en voie de déclin.

Penthesilea fut d'abord lue, du vivant même de Kleist, comme un monologue, et représentée en pantomime sur scène, fréquemment par lui-même et ses amis. Toutes les représentations théâtrales de ce texte, jusqu'à aujourd'hui, ont été jugées inabouties. Donc, maintenant, comme à la fin des temps de notre culture et de nos pays, une nouvelle tentative, un monologue comme dernier effort. Un chant d'agonie. Le poème dramatique, devenu personnage, retrouvant ses origines rhapsodiques, chanté et déclamé comme l'*Odyssee*, l'*Illiade*



Penthesilea. Un "jeu de chambre", loin de toute foire au spectacle. Hans Jürgen Syberberg pendant le travail préparatoire, mai 87. Photo E.C.

ou les *Nibelungen*, qui raconte les grands drames du monde conçus par un chanteur, un conteur, le poète même.

Or ce drame intérieur, dont l'auteur voulait qu'on le comprenne dans toute sa splendeur et dans toute sa souillure/misère, le voici de nouveau sur le théâtre et dans le film. Ici, l'axe de vision fixe et la "boîte", avec l'autel de la scène. Là, la projection en plans, avec la perspective variant d'une coupe à l'autre, le visage devenu scène sur lequel se cherche le spectateur. Mais ceci à une époque où les théâtres deviennent de plus en plus exsangues,

Penthesilea, comme poème du drame intérieur de Kleist. Edith Clever pendant le travail préparatoire, mai 87. Photo H.J.S.



se transforment en musées, en répertoires de vieilles partitions, et où le film n'a pas, lui non plus, le statut d'art au sens ancien du terme, perdu qu'il est dans le monde des affaires, de l'industrie, des attractions superficielles, des intérêts commerciaux médiatiques et de la consommation de masse. Tout cela, encore une fois, dans les jeux de reflet ou d'amplification, au lieu du dénuement auquel l'art, jadis, se conformait ou aspirait : distraction, enseignement, purification et beauté. Ancienne, artisanale, spirituelle, intelligente, émouvante expression de la liberté ! Hors tout but utilitaire. Silencieuse. Héritière de l'idéalisme allemand, et morte à Auschwitz. Aujourd'hui enfouie sous le triomphe du commerce, des idéologies, de la vulgarité, du bruit, du confort.

Encore une fois, la tentative liée à cette vérité, celle de l'art du mythe, à laquelle Kleist pensait lorsqu'il disait : « Que tous les ennemis de Brandebourg soient réduits en poussière. » Ce sont les dernières paroles du Prince de Hambourg, jadis tués par les Prussiens, ou tournées en dérision, ou nous laissant désarmés : que pouvait-il, que pouvons-nous dire d'autre ?

Utopies de l'art tombées en ces paradis terrestres, par delà d'autres réalités et tendances, mouvements et constellations. Perdu celui qui s'y abîme, mais mort en esprit celui qui prétend vivre sans. Elle est en perdition, notre civilisation, si elle ne se recrée pas tous les jours face à ce qui — vengeance contre notre propre nature — veut nous tuer.

Comme un rêve à la fin de la dernière guerre, qui fut également la fin de la Prusse. Peut-être ne peut-on comprendre cela que maintenant ? Et comprendre aussi Kleist enfin délivré dans la mort ? Kleist une fois encore applaudi après la guerre à Paris. Quelle ironie il y a à s'en souvenir aujourd'hui, quand règnent l'affairisme et la vulgarité !

Penthesilea sortant à nouveau d'un livre. Apparition de tous les personnages de l'auteur, des différentes tendances dramatiques de son âme, voix, chant de la conscience, qui bâtit des univers dans d'autres matériaux que ceux dont est fait le nôtre. Désirs les plus secrets, terreurs de la vengeance, complicité dans le combat et le sang, tout cela repris dans un seul être, en un monologue, faisceau de multiples forces, qui se déploie et passe toute frontière. Combat en lui, et de lui en elle, l'Amazone, la Reine, la Walkyrie, la sorcière par antique magie et pureté de sentiment. Imploration. Drame intérieur de l'absolu dans la mort. Tel est le prix de la tragédie : la forme découle de la puissance évocatrice des mots venus de l'âme même. Le rite convulsif d'initiation à l'amour tragique ressemble à une plongée dans les profondeurs de la démence. Rêve de l'art où seule la forme créée vaut justification. Discours des images et des visions léguées par l'auteur, qui nous invitent à donner forme, dans le concret de l'art, à cette rêverie du poète, avec ce que notre vie quotidienne met à notre disposition, dans ce malheureux monde sans art.

Ne pas réduire la complexité des personnages, mais donner forme au poème, comme pour tenir une ancienne promesse, réminiscence d'une vie lointaine. Oser l'impossibilité de ce projet poétique pour la scène. Souvenir comme de l'enfance de l'humanité et de son art, "sur les genoux du cœur", ainsi que, face à Goethe, le voulait Kleist, lui qui, sachant bien aussi que rien sur terre ne lui serait d'aucun secours, nostalgique cependant de



Edith Clever à la Staatsbibliothek de Berlin, mai 87. Manuscrit de *Penthesilea*, portrait de Kleist. Photo H.J.S.



Edition originale de *Penthesilea*. Photo H.J.S.

ce monde dont, écrivain, il avait besoin, se consumait et pourtant résistait, mais comment ? Question sans réponse, aujourd'hui comme il y a 180 ans. Un drame de la tristesse — **Trauer** — qu'il appelait un jeu — **Spiel** — : *Penthesilea*, un **Trauerspiel** (une tragédie). Non pas un travail. Et joué comme dans une chambre (**Kammer**), jeu de chambre (**Kammerspiel**), à l'image de la musique de chambre (**Kammermusik**), jeu de mots, des perles de verre, **Glasperlenspiel**.

Créer l'univers des sons, des sens, des pensées, des images, des mouvements. Exalter la sérénité solitaire de la beauté dans un monde hideux. Se tenir loin du tumulte de cette hideur et des fleurs puantes qu'elle engendre, quand les fleurs, jadis, fleurissaient pour la joie.

Hans Jürgen Syberberg

Version française Théâtre/Public

- Il y a déjà eu, en septembre 39, un projet de film sur *Penthesilea* présenté sous forme d'exposé par Leni Riefenstahl. Là-dessus vint une autre guerre qui en empêcha la réalisation. Hitler, dans les actualités de la deuxième guerre mondiale, l'appelait son **Heldenlied**, sa chanson de geste — **Heldenlied** comme tous les films que L.R. a tournés en ersatz ou en ébauche de ce drame sanglant et funeste ! Plus tard, il y eut encore un projet où Brigitte Bardot devait reprendre le rôle. Destin de l'art après guerre... Donc, maintenant, théâtre et film pensés l'un dans l'autre ; le tumulte des éléments représenté, non pas dans un paysage naturel, mais dans une chambre, à travers un être humain. H.J.S.

Festival d'Automne 87. Théâtre des Bouffes du Nord, 10-15/11/87 : *Penthesilea*, Heinrich von Kleist, spectacle de Hans-Jürgen Syberberg et Edith Clever, prod. Schauspielhaus Francfort/Berlin Kulturstadt Europas 1988/Festival d'Automne.

photo H.J. S.

